

*L'enfant aux yeux verts*

*Pour Daniel*

*« Vert l'espoir, verte la joie soucieuse, verts les yeux ouverts sur l'ouest, vertes les frondaisons de l'enfance et la nostalgie amère » (Daniel Périer, New York)*

*Tu veux me voir ?*

La voix était plus claire, plus vivante que de coutume.

Elle l'avait guettée, plus que cela même, elle l'avait attendue, des nuits entières. Cela faisait plusieurs mois, à présent, qu'elle pouvait l'entendre. Au début, elle fut réveillée, en plein sommeil, par des sons, à peine audibles, qui ressemblaient un peu à des gazouillis ou à un babil d'enfant qui l'avaient effrayée. Les babils, progressivement, évoluèrent en un langage désarticulé où elle arrivait à reconnaître une onomatopée, des syllabes perdues à partir desquelles elle tentait de structurer des mots dans un puzzle sans fin qui continuait de lui échapper. Elle connut la « métamorphose du cafard » - c'est ainsi qu'elle nommait sa crise, dans un élan d'autodérision qui lui permettait de ne pas trop se prendre au sérieux, de ne pas trop prendre son mal au sérieux - , le puits à l'intérieur qui se creuse et la sensation étouffante de tomber au plus profond d'elle-même dans une chute vertigineuse, avec l'impression organique d'être vaine, transparente, aussi creuse et inutile qu'une coque, ce qui fut son sujet de prédilection tout comme les cages d'escalier de tous les arrondissements de Paris qu'elle ne photographiait qu'en plongée et dans la quasi totale obscurité. Elle ne vit plus, dans le monde, qu'un étal de choses sans goût, sans forme, sans couleur, mais, toujours, cette faim étrange qui lui tenaillait le ventre. Elle voulut tout faire, tout vivre, tout connaître, être là au bon moment dans le seul but de capter l'Image, la seule image qui aurait enfin accredité sa course folle contre la montre. Elle devint presque anorexique, elle n'ingurgitait plus, par la bouche de son appareil, que simulacres. Elle qui s'enorgueillissait de voir ne voyait pas avec ses yeux mais avec des simulacres d'yeux.

*Est-ce que tu saurais, toi, rendre la vie belle, et faire que la réalité se rapproche du rêve qui nous habite, parfois à notre insu ?*

Ce fut la première phrase qu'elle put entendre distinctement, prononcée avec tant de candeur et de confiance qu'elle fondit en larmes. Elle pleura toute la nuit et les jours qui suivirent. Pour la première fois de sa vie, quelque chose venait à elle, qu'elle ne comprenait pas, qui la dépassait, quelque chose, ou quelqu'un, comment savoir, qui lui donnait la sensation d'être vue, d'être

entendue, au plus profond, et cette voix, qui l'apaisait, comme une caresse, non, un effleurement, c'était cela, un simple effleurement qui touchait aux racines, des mots qui résonnaient comme un léger bruissement, un souffle ténu à son oreille mais si plein de vie, si *humain* soudainement, mais que savait-elle des hommes, et des femmes, de l'humain, elle n'était pas une réelle optimiste, elle n'était pas non plus une pessimiste convaincue, tout au plus pessimiste amusée, parfois joyeuse, ou optimiste triste ou désenchantée gourmande, gourmande *malgré tout*, l'homme n'était pas fondamentalement bon, mais il pouvait devenir meilleur, l'expérience avait fini par lui imposer, d'elle-même, le salut de l'apprentissage et du travail sur elle-même, mais que connaissait-elle, réellement, du genre humain, se laissait-elle vraiment émouvoir quand elle posait ses yeux sur le monde, ne lui imposait-elle pas plutôt un regard dominateur, satisfait de lui-même, non, toujours, il y avait eu cette distance qu'elle avait savamment élaborée, recluse en sa tour mais persuadée d'être disponible, le regard sempiternellement tourné au-dedans, indifférent, au fond, à la qualité des êtres et des choses, et que savait-elle, pour finir, du plaisir, du plaisir en chaque chose, en chaque instant, de l'essence de chaque être, de chaque sensation, de chaque sentiment, de goûter au moment de toutes ses papilles, de toutes ses prunelles, devenue indifférente aux choses simples et naturelles, à la spontanéité des élans et des envies où il devient possible de tendre vers l'épure et la plénitude du regard qui fait grandir, elle était devenue indifférente à la faculté de légèreté du cœur et des yeux qui permet de faire la paix avec les ombres, voilà ce que lui disait la voix, ce qu'elle cherchait à lui faire comprendre avec tant de bienveillance qu'il ne lui était plus possible de douter, elle s'était éloignée, sans le savoir, de ce qui la faisait rêver, son radeau avait dérivé, quelque part, dans la brume et le crachin qui lui avaient fait perdre de vue ce pour quoi, un jour, elle eut envie de vivre, tout ce qu'elle admirait chez les créateurs qu'elle s'était donné pour maîtres, non pas la médaille ni le statut honorifique d'une carrière, mais le plaisir, l'émerveillement, de sentir une démarche authentique qui se cherche, qui explore, un regard qui, toujours, tend vers la justesse, la sincérité, dans une démarche entière, sans vernis, sans verbiage, sans poudre aux yeux, qui cherche à atteindre les profondeurs et, par là même, les hauteurs, qui remue, qui touche, qui ouvre des portes, qui éclaire des ombres jamais éclairées, qui fait poser des questions, de celles auxquelles on ne peut se dérober, qui touche à l'universalité de l'Humain et dépasse toutes les frontières, dans une étreinte toujours plus accrue des contradictions, qui donne à la souffrance d'un certain décalage par rapport au monde

le souffle d'une force assumée, d'une distance assumée mais qui reste pleinement ouverte aux flux et aux reflux du monde extérieur.

La nuit même, elle rangea son appareil dans le labo photo, ferma la porte à double tour, écrivit sur la porte, au marqueur, histoire de vérifier si l'ironie était encore efficace, *regard en vacance*, jeta à la hâte quelques vêtements et affaires de toilette dans son sac à dos, descendit l'escalier de l'immeuble quatre à quatre, se mit au volant de son Opel agonisante et roula droit devant pour surprendre le soleil à son réveil. Elle savait où aller. Elle sentait que la voix était née de là, née de l'iode, du sable, des embruns et du vent, des dunes, des mouettes et des goémons, des coquillages et des galets, dans les rires clairs de son frère, de ce frère si proche et insaisissable à la fois, que la mer lui avait ravi.

Elle roula dans l'ivresse, dans l'excitation et l'appréhension mêlées, la route lui sembla plus vaste, plus étendue qu'à l'accoutumée, elle attendait, avec impatience, le point du jour, les premiers chants d'oiseaux, la fraîcheur de la brume matinale, l'odeur de la terre mouillée, la rosée, le parfum d'iode qui la rendait saoule, parfois, quand elle revenait après une longue absence, le bruit du ressac, était-il possible que ce fût lui, elle roule, elle se surprend à sourire dans les grands fumigènes qui recouvrent peu à peu la nuit de lambeaux de sommeil, les songes blanchissent par endroits, elle roule, l'heure dernière se prépare au grand saut, la nuit se soulève avec un haut-le-cœur, les eaux montent, le monde disparaît derrière leurs éclaboussures laiteuses, est-ce possible que ce soit toi, le premier oiseau donne le signal, la lune se décroche et se noie dans le jour, derrière les silhouettes rougeoyantes et ondulantes des dunes, pourtant j'essaye, tu sais, j'essaye d'affronter mes peurs et de les dépasser, et j'y travaille, toute ma vie, j'essaye d'étreindre la vie, si répugnante soit-elle, parfois, afin d'agir sur elle, d'agir sur moi, et d'y deviner mon empreinte, petite empreinte parmi d'autres innombrables empreintes qui dessinent ensemble leur symphonie de mer, de vent, de terre et de feu, tant de choses que je ressentais en toi, qui me touchaient, qui me bouleversaient aussi, ton air de gamin perdu, parfois, qui serrait les mâchoires, tes grands yeux verts insondables qui savaient très bien ce qu'ils venaient sonder, cet éclair grave et fugace sur ton visage devant l'obscénité du monde, l'ouverture généreuse, patiente et accueillante de ton écoute, ton étonnement un peu triste et réfléchi et rêveur, la douceur fébrile de ton sourire, ton jeune corps en fer de lance qui soudain, sans prévenir, épousait la souplesse et la vulnérabilité du roseau, tes pitreries et tes rires qui me donnaient toujours envie de surenchérir, est-ce possible que ce soit tout cela ?

Elle stoppa net devant le remblai, ouvrit précipitamment la portière, ôta ses chaussures, ferma les yeux et courut à perdre haleine jusqu'à la mer, bras écartés, bouche ouverte, poussant un cri qui alla se fondre dans le grondement des vagues. C'était leur jeu, à celui qui crierait le plus fort, qui aurait le courage de garder les yeux fermés jusqu'au moment de plonger et de ne les ouvrir qu'une fois sous l'eau « pour les laver et mieux voir après » disait-il, puis les refermer jusqu'au rivage « pour mieux ressentir la terre ferme et la voir vraiment pour la première fois ». C'est ainsi qu'ils se donnaient rendez-vous, souvent tout habillés, nageant sous les vagues, éprouvant leur perception au poids de l'eau et aux attaques de l'iode. Il s'amusait à tourner autour d'elle, à sauter comme les dauphins, il disparaissait, revenait, c'était l'image qu'elle aimait de lui, ses grands yeux verts comme deux flaches moirées dans le bleu de l'eau. Elle nagea un moment puis se laissa tomber dans le sable. La chaleur du matin commençait à poindre. Elle la laissa remonter des orteils à la tête. Elle avait triché. Elle avait ouvert les yeux pour regagner le rivage. Elle n'avait plus joué depuis longtemps. Elle avait perdu l'acuité de ses sensations qui lui avaient toujours permis, petite fille, de retrouver le rivage sans regarder. « Essaye de marcher dans mes pieds ! » lui avait-il dit en riant. Elle avait mis ses pieds dans l'empreinte de ses pas, sur le sable mouillé, il faisait de grandes enjambées et ses pieds étaient plus grands que les siens. Elle avait aimé ça. Suivre l'empreinte de ce frère qu'elle aimait, sans rien altérer, les deux empreintes l'une dans l'autre, uniques et une à la fois. Il avait fait de même, tordu de rire parce qu'il devait marcher sur la pointe des pieds pour ne pas abîmer ses empreintes beaucoup plus petites que les siennes. Ce jour-là elle avait entrevu les formes de la place qu'elle désirait habiter en ce monde, ce jour-là elle avait pris conscience de la place qu'elle voulait creuser et offrir à l'Autre, que tout cela était possible, seul le désir suffisait. Alors lui revint en mémoire tout ce qui la faisait vibrer, enfant, quand elle posait ses yeux sur le monde, elle se souvint de ce regard qu'elle avait perdu en chemin pour avoir trahi leurs jeux, tous ses plaisirs, tous ses chagrins, toutes ses révoltes et ses colères, que voulait-elle réellement, essentiellement de sa vie, et comment incarner cet être qui lui échappait parfois, elle repensa à ses émois d'adolescente, referma les yeux et tenta de retrouver les sensations d'avant, quand elle écoutait, et voyait, et ressentait jusque dans sa chair le mouvement du monde, le corps et l'âme et en mouvement dans une chorégraphie qui demeurait impalpable mais *incertainement* belle malgré tout dès qu'elle lui laissait suffisamment d'espace pour évoluer à sa guise, dès qu'elle repoussait, centimètre par centimètre, les murs de sa prison intérieure, dès qu'elle

fouillait en elle pour y trouver la volonté de transformer les barreaux en fenêtres - et à chacun ses recettes, sa magie, son alchimie secrètes face au miroir qui ne sait pas mentir - dans une résistance qu'elle sentait, tout à coup, prendre corps et être sienne.

Elle se leva, marcha un moment, s'amusait à observer le palimpseste de ses pas sur le sable mouillé, quand d'autres empreintes, plus grandes et plus larges, se dessinèrent à leur tour autour des siennes. Il était là. Elle les aurait reconnues entre toutes. Son cœur balançait entre la peur et la joie. Elle trembla de tout son corps, et ce n'était pas le froid, ni les vêtements mouillés. Elle regarda autour d'elle. Elle était seule. Pas âme qui vive sur la plage, à l'exception de quelques crabes indolents.

Ce fut son rire qui mit fin à son attente inquiète. Alors elle le vit, du haut des dunes, courir vers elle, yeux fermés, bras écartés, bouche ouverte, dans un grand cri qui sonnait comme une victoire. Elle eût aimé se lancer à sa rencontre, l'étreindre, mais elle ne put faire un pas. Elle fondit en larmes. L'enfant aux yeux verts la serra contre lui longtemps, en silence, et il lui sembla, soudain, que ces larmes de sel drainaient avec elles en même temps qu'elles les érôdaient, des jours entiers, des années, des siècles de quête, de départs, de faux départs, de ravissements, de dépossession, d'invasions, de pertes, de souffrances, de bonheurs aussi et d'extases, d'enlacements complices, de jouissances partagées, de lettres, de baisers et de caresses reçus et donnés, d'errances, d'erreurs, de chemins de traverse, d'oubliettes, de sauts d'obstacle, de cécité, de regards échangés puis perdus, de mains qui se croisent, se décroisent, se recroisent et se quittent, d'amours impossibles, d'élans avortés, de renaissances avortées, d'escalades périlleuses, de déchiffrages laborieux et de traductions passionnées, des larmes de vent, d'horizons inaccessibles, de chrysalides magiques, d'étreintes éternelles, de sourires inviolables, de serments inviolés, des larmes lyriques, des larmes réalistes, des larmes critiques et des larmes poètes, des larmes nihilistes et des larmes de vie, des larmes de révolutions illusoires et de réformes possibles ou rendues impossibles, des larmes d'histoires et d'Histoire et d'intrigues, de savants, d'ouvriers, de paysans, de rois et de reines, de chevaliers, de dragons qui rêvent d'être papillons, de prêtres, d'artistes, d'artisans, d'enfants malades, de parents et de proches en deuil, des larmes de justice et d'amour, des larmes de vengeance et de colère et d'impuissance devant l'injustice et l'atrocité, des larmes d'hommes et de femmes en proie à la déshumanisation, des larmes de mille yeux qui tous, à leur façon, cherchaient l'image qui les ferait s'ouvrir dans un désir innocent. Il lui prit la main, caressa son visage, ébouriffa

tendrement ses cheveux, et lui tendit la douceur fébrile de son sourire :

« Tu ne vas pas pleurer, pas maintenant, pas toi !

- Excuse-moi.
- C'est que tu ne les as pas assez lavés.
- Quoi ?
- Tes yeux. On y retourne ?
- Où ?
- A la mer, et n'oublie pas, tes pas dans les miens...
- ...et les tiens dans les miens...
- ...yeux fermés...
- ...sans tricher...
- pour que la réalité se rapproche du rêve qui nous habite, parfois à notre insu »

C'est ainsi qu'ils coururent, bras écartés, bouche ouverte, main dans la main, tordus de rire, jusqu'aux vagues, les deux flaches vertes de l'enfant imprimées dans les yeux clos de la jeune femme.

*Véronique Dimicoli*

*(mai 2004)*